UNIVERSITE DE PARIS VIII

1980 - 1981

MEMOIRE DE MAITRISE EN HISTOIRE

"LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE ET LE
MOUVEMENT SOCIALISTE FRANÇAIS 1890 - 1914"

Par

DONATO LONGO

SOUS LA DIRECTION DE MADAME MADELEINE REBERIOUX

" Le mépris de toute sentimentalité, l'horreur des pitieuses rengaines que soufflent dans leur cornemuse les prétendus amis de la paix. Tous deux, le socialiste et Nietzsche, se bouchent le nez devant ces cuisines d'où se dégage l'odeur de ces soupes que l'on prépare pour les mendiants, et de ces brouets doux de paix et d'harmonie" (1).

Le socialisme, comme l'avait dit Berth avant la publication de cet article de Gystrow, visait aux vertus guerrières, les valeurs de la lutte et de la puissance. Le socialisme - le prolétariat - voulaient la force, et non pas la force tranquille des socialistes parlementaires qui ne serait qu'une tartufferie vêtue en rouge, mais la force furieuse qui galvaniserait les hommes pour l'oeuvre régénératrice. Nietzsche aussi avait prôné ces valeurs d'énergie et de volonté :

" ... la lutte pour la puissance est l'élément vital de tout grand mouvement ... Autrefois, le socialisme était un dogme, comme tout grand mouvement à son apparition. Le dogme s'écroule, mais le sentiment et la vie individuelle demeurent, grossissent et coulent des flots toujours plus abondants. La lutte ne languit pas, comme prétendent avec dédain les incorrigibles; elle ne fait que changer de formes, elle se propose d'autres buts, elle se porte dans des sphères

(1) Ibid., oct. 1909, p.204.

nouvelles. Elle devient plus vraie et plus significative. Le terrain se couvre de combattants et non plus de programmes. Des milliers se réveillent qui s'étaient endormis sur des promesses ..." (1).

Nietzsche enseignait les valeurs du prolétariat en lutte.

Comment retrouver l'esprit héroïque ? Comment maintenir un tel état d'esprit, une fois suscité ? Comment protéger la classe ouvrière, même une classe pratiquant les valeurs nouvelles, contre la culture décadente moderne des intellectuels socialistes parlementaires, et contre la morale chrétienne et petite bourgeoise, "la morale des esclaves" ? Nietzsche donna aux syndicalistes une réponse : il fallait retourner au VI^e siècle de la Grèce Antique. Berth fut explicite :

"... cette pensée antique vers laquelle le socialisme revient, c'est évidemment la pensée antique présocratique ... Nietzsche regardait Socrate (l'homme théorique) comme le premier décadent, et voyait en lui le destructeur de l'ancienne cité hellénique héroïque et guerrière" (2).

Il fallait retourner au sol fécond du mythe si la morale nouvelle devait prendre racine et renverser la terre. Le

(1) Ibid., oct.1909, p.204.

(2) Ibid., mars 1908, p.209.

mythe moderne serait celui de la grève générale.

Berth lia Nietzsche à la notion de la grève générale pour la première fois en 1905 (1). Il n'était pas encore question du mythe, car les Réflexions sur la violence de Sorel, où la notion du mythe prolétarien vit le jour, furent publiées l'année prochaine. Il s'agissait néanmoins d'une élogé à l'action directe qui deviendrait plus tard un des aspects essentiels de l'esprit mythique retrouvé. Citant des mots de Nietzsche, Berth s'attaqua à l'impersonnalité qui régnait dans les luttes ouvrières (2). Berth croyait que "l'essentiel" dans la misère des travailleurs était "leur asservissement impersonnel" qui faisait d'eux des "esclaves soit d'un Etat soit d'un parti révolutionnaire". Il fallait l'action directe, l'effort des travailleurs eux-mêmes, sans intermédiaire. Il fallait la grève générale. Nietzsche l'avait lui-même préconisée, constata Berth, si l'on faisait un effort de comprendre le "sens intime" de ses paroles. Trois ans plus tard, Berth alla plus loin : Nietzsche était la base même de la philosophie syndicaliste. Citant quelques pages de L'origine de la Tragédie, Berth commenta :

" ... (elles) me paraissent constituer une critique si pertinente, si exacte et si aiguë du monde moderne qu'elles viennent naturellement ici comme préface toute indiquée à cette philosophie de la production que nous voudrions

(1) L.M.S., 1-15 août 1905, p.532-533.

(2) Il s'agit d'aphorisme n°206 de l'Aurore, et non n°230 comme dit Berth.

dégager et dont l'idée de la grève générale est le mythe grandiose " (1).

L'idée du mythe était celle de Nietzsche lui-même, telle qu'il la conçut dans l'Origine et dans la III^e Considération Inactuelle. Le mythe était le refus de tout "égoïsme sage" et d'"utilitarisme rationnel", et il était l'acceptation du sens mystique de la vie, des "tendances profondes de l'âme" qui dépassaient le cadre des sciences et des concepts (2). Citant un long extrait de Nietzsche, Berth clarifia l'utilité et la nécessité du mythe pour le mouvement ouvrier (Nietzsche parlait du moyen de nous libérer de l'esprit historique) : il ne fallait pas croire que l'on était un épigone ; il fallait regarder vers l'avenir et s'imposer un but sublime; il fallait maîtriser l'esprit analytique ravageur afin d'atteindre la maturité; il fallait enfin, pour rajeunir les forces créatrices de l'homme, élever autour de soi "le rempart d'un espoir sublime et vaste", se former "une image à quoi l'avenir (devait) correspondre". Berth suivait la pensée de Nietzsche au niveau le plus littéral :

" Tout peuple, tout homme, (nous ajouterions: toute classe) (aux paroles de Nietzsche) qui veut parvenir à la maturité a besoin d'une de ces illusions protectrices; d'un nuage qui l'abrite et l'enveloppe..." (3).

(1) L.M.S., mars 1908, p.202.

(2) Ibid., mars 1908, p.233.

(3) Ibid., juillet 1908, p. 59.

C'était dans ce sens que la classe ouvrière devait, selon Berth, s'enfermer dans le mythe de la grève générale, "à l'abri de toute transaction et compromission". Elle amasserait ainsi des forces jusqu'au grand jour où la classe ouvrière briserait tout et inaugurerait la société nouvelle(1). Le mythe pouvait ensuite disparaître. Il était, comme chez Nietzsche, un moyen, jamais une fin. Le mythe seul pouvait conserver la confiance en soi, la volonté forte et créatrice, les énergies vitales sans lesquelles on ne pourrait pas livrer la longue lutte furieuse nécessaire pour se libérer du monde bourgeois. Nietzsche, bien entendu, voulait conserver les forces vitales d'un homme abstrait; Berth, rapportant cette idée par terre, voulait que le mythe pût conserver les forces vitales du prolétariat. Voilà pourquoi Berth utilisa la critique nietzschéenne de l'intellectualisme et de la science : les socratiques feraient triompher Apollon dans leurs Universités Populaires, et cela conduirait à la disparition de :

" ... tout mystère et tout tragique de la vie, pour couler dans la plate transparence et l'insipide limpidité d'un rationalisme primaire, anti-poétique, anti-métaphysique et anti-vital. Ce serait, comme dit Nietzsche, "la mort du mythe", du mythe sans lequel "toute culture est dépossédée de sa force naturelle, saine et créatrice" (2).

(1) Ibid., juillet 1908, p.63.

(2) Ibid., oct. 1907, p.308,310.

Dionysos seul pouvait créer; lui seul était la flamme créatrice. Berth se réjouit que ce fût justement chez les Français, le peuple le plus intellectualisé au monde, où allait renaître Dionysos sous "cette forme nouvelle du mythe ... la grève générale" (1). La notion nietzschéenne du mythe, était en train d'être assimilée à l'essence du socialisme français, espérait Berth :

" L'idée de la grève générale ... (est) une idée, enfin, qui constitue (pour la classe ouvrière française) - pour reprendre les expressions de Nietzsche - "sa partie mythique, son giron maternel mythique" (2).

Nietzsche fournit la structure théorique du mythe de la grève générale. Mais il avait lui-même puisé sa notion du mythe dans l'esprit du VI^e siècle Grec qu'il avait tant aimé. Le syndicalisme révolutionnaire était un retour à l'essentiel - à la mentalité - de ce siècle lointain. Ce fut A.O. Olivetti, qui s'appliqua à faire explicites les analogues entre le prolétariat révolutionnaire et le peuple de Pindare (3). Toute période historique "d'ascension", écrivit Olivetti suivant Nietzsche, était une période d'audace, de volonté de puissance, de force, de foi et d'espérance, bref "d'impérialisme" :

(1) Ibid., nov. 1907, p.397-398.

(2) Ibid., oct. 1907, p.315.

(3) A.O. Olivetti, "Action directe et médiation", Ibid., juillet-oct. 1909, p.26-38.

" A tel siècle, on voit l'humanité emportée par un désir d'action, par une volonté de puissance que Nietzsche qualifierait de dionysiaque" (1).

En revanche, toute période de décadence manifestait les qualités d'esclaves si honnies par Nietzsche : le doute, l'impuissance, le socratisme, le mysticisme religieux. Plus essentiellement encore, ce qui séparait ces deux périodes était le degré de médiation qu'elles manifestaient : la période impérialiste représentait la restauration du contact direct entre les hommes, le balayage de tout intermédiaire. Le VI^e siècle fut une de ces périodes d'ascension. Mais la flamme régénératrice avait passé au syndicalisme révolutionnaire. Olivetti laisse le suivant sous-entendu : Nietzsche avait aimé les autres époques de virilité; il ne pouvait pas connaître la France des années 1900, la France des syndicats, mais il l'aurait aussi aimée. Tel que le Grec du VI^e siècle, courageux et hardi en face de l'univers, fort et héroïque dans le combat, dionysiaque en un mot, le prolétaire se dressait contre ses ennemis directement, sans recours aux intellectuels et aux prêtres de la Chambre, sans "médiation alexandrine, catholique et bourgeoise " :

" Le syndicalisme se rattache aux temps d'impérialisme glorieux, où l'individualité humaine était portée à son maximum d'énergie et de puissance, par une volupté

(1) Ibid., juill-oct. 1909, p.27.

dionysiaque de conquête" (1).

Il fallait, pour les collaborateurs au Mouvement Socialiste, retrouver l'esprit pré-socratique par le mythe de la grève générale, afin de faire naître et de conserver "la morale des maîtres" dans le prolétariat. Confiants et avides de combat et de puissances, ces ouvriers, nietzschéens malgré eux, seraient les incarnations de tout ce que Nietzsche aurait voulu. Nietzsche avec sa morale nouvelle et audacieuse, appartenait au socialisme ouvrier, Berth en était sûr :

" Le surhomme de Nietzsche, sans doute est ... un solitaire; mais si je ne craignais de risquer un paradoxe trop violent, je dirais volontiers que ce solitaire pourrait adhérer au syndicalisme révolutionnaire" (2).

Nous examinons les idées de Georges Sorel sur Nietzsche à part. Il est vrai que la pensée de Sorel eut une forte influence sur les collaborateurs au Mouvement Socialiste, et surtout sur Berth, mais Sorel ne parla jamais de Nietzsche dans ses propres articles publiés dans la revue. Il semblait même méconnaître la tentative de Berth et d'autres dans le milieu d'assimiler le philosophe au socialisme; du moins il n'en dit rien. Il n'écrivit sur Nietzsche en détail que deux fois, mais plusieurs personnes, socialistes et autres, le considèrent comme un disciple de Nietzsche. Edouard Bernstein constata en 1906 que "le sorel-

(1) Ibid., juill-oct. 1909, p.38. Cf. Berth; L.M.S., août 1905, p.532-533; mars 1908, p.209; juill.1908,p.56.

(2) Ibid., oct-déc.1906, p.183 (Berth souligné).

lisme" était une synthèse de Marx et de Nietzsche (1). Rappoport en 1910, crut Sorel "naïf et confus", s'il voulait adapter "la morale des maîtres" nietzschéenne "aux fins prolétariennes et révolutionnaires" (2). Peut-être que Bernstein exagéra, mais Rappoport avait raison : ce fut la question des valeurs morales chez Nietzsche qui retira l'attention de Sorel; il est vrai que Nietzsche eut sa place dans l'élaboration de la morale prolétarienne.

Sorel doutait, en 1898, que "la conception éthique qui doit sortir de l'oeuvre de Nietzsche (fût) vraiment aristocratique" (3). L'on pourrait interpréter le philosophe ainsi, affirma-t-il, seulement si l'on prenait l'idée du surhomme comme une notion darwinienne, c'est-à-dire comme un être supérieur aux autres au niveau biologique. Sorel repoussa "cette superstition". Il s'agissait, dit-il, plutôt d'une pratique morale nouvelle que d'une transformation de notre biologie :

" ... La théorie du surhomme pourrait se résumer en ceci : l'humanité doit s'émanciper de tous les préjugés issus de la tradition bourgeoise" (4).

Le surhomme était donc l'homme libre - de la morale bourgeoise. En outre, si Nietzsche condamna la bourgeoisie, il

(1) E. Berth, "Les Revues socialistes allemandes", LMS, sept.oct. 1906, p.174-183.

(2) Ch. Rappoport, "Tolstoï et le problème moral", Le Socialisme, le 26 nov. 1910.

(3) L'Humanité Nouvelle, II (1898), p.636.

(4) Ibid., II (1898), p.636.

condamna aussi tout ce qu'il y avait de bourgeois dans le socialisme. Le philosophe était contre "le socialisme servil" (1), c'est-à-dire les valeurs morales de M. Homais, le démocrate-philistin dont la philosophie sociale était "identique à la doctrine chrétienne". Huit ans avant les Réflexions, Nietzsche était déjà, aux yeux de Sorel, le philosophe des vertus viriles que le socialisme vrai pouvait faire les siennes.

Dans les Réflexions sur la violence (publiés dans Le Mouvement Socialiste en 1906), nous trouvons le même Nietzsche professeur de la force et de la morale virile. Autrement que Berth, Sorel ne puisa pas dans la philosophie nietzschéenne une justification du mythe - ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'il ne s'en était pas inspiré. Sorel mit Nietzsche dans un contexte significatif : la recherche, dans le dernier chapitre de son ouvrage, de "la morale moderne", qui serait "la morale des producteurs"(2). En 1898, Sorel conçut la civilisation socialiste dans des termes moraux : elle serait, dit-il, se servant de la célèbre expression de Nietzsche, "une nouvelle évaluation de toutes les valeurs" (3). La lutte pour le socialisme était une lutte pour certaines valeurs morales nouvelles. En 1906, Sorel avait évidemment décidé que Nietzsche pouvait contribuer quelque chose de positif à la nouvelle morale des travailleurs.

(1) Sorel souligne.

(2) G. Sorel, Réflexions sur la violence (1972) p.293.

(3) G. Sorel, préface à S. Merlino, Forme et Essence du socialisme (1898), p.XLII; Cf. Lettre à Croce, du 27 mai et du 7 juin 1899 dans La Critica, 25(1927)p.304.

Si en 1898, le surhomme de Nietzsche était l'homme libéré des valeurs bourgeoises, en 1906, Sorel l'identifia à la classe ouvrière elle-même. Bourdeau avait affirmé, en 1904, que Jaurès avait fait du prolétariat le surhomme prédit par Nietzsche. Sorel avait lu cet ouvrage, et l'idée de Jaurès - dont Bourdeau s'était trompé d'ailleurs : Jaurès avait dit que tous les hommes seraient des surhommes - lui avait beaucoup plu. Il avait essayé en vain de se procurer le texte où avait été énoncée une notion tellement audacieuse : "Espérons, dit Sorel, qu'il (Jaurès) (le) publiera quelque jour, pour notre joie"(1). Le fait que Sorel se souvienne des prétendues paroles de Jaurès est significatif dans le contexte des Réflexions. En 1898, Sorel avait cru le surhomme un être pratiquant une certaine morale. En 1904, il avait appris de Jaurès que le surhomme pouvait être le prolétariat. En 1906, enfin, poussant ces idées jusqu'au bout, le prolétariat du syndicalisme révolutionnaire devait pratiquer la morale du surhomme nietzschéen.

Il ne fallait pas, dit Sorel, prendre Nietzsche à la lettre. Ses formules, "parfois exagérées à dessein", ne représentaient pas ce qu'il y avait d'important dans son oeuvre (2). C'était plutôt l'esprit de ses paroles qui était digne de notre considération. D'après Sorel, la "morale des maîtres" était la morale des anciens héros homériques, faite d'une folle audace, absurde et spontanée, comme celle d'Achille dans l'Illiade (3). C'était la morale

(1) Sorel, Réflexions, (1972), p.305.

(2) Ibid., p.302.

(3) Ibid., p.302-303.

de la Grèce présocratique. Sorel voulait conserver dans la classe ouvrière ces valeurs du conquérant et de l'aventurier:

"Je ne suis pas de ceux qui regardent le type achéen, chanté par Homère, le héros indompté, confiant dans sa force et se plaçant au-dessus des règles, comme devant disparaître dans l'avenir" (1).

Sorel admirait les mêmes valeurs chez les Yankee, guerriers de l'industrie et du commerce, qui manifestaient la morale héroïque des maîtres : la vie vue comme une lutte plutôt que comme un plaisir, l'action perpétuelle, l'énergie créatrice (2). Les travailleurs devaient revendiquer cette morale. Cependant Sorel ne s'arrêta pas là, et commença à s'éloigner de Nietzsche : cette morale, si héroïque, belle et souhaitable qu'elle fût, ne suffisait pas. Il existait des valeurs qui étaient aussi nécessaires que celles de Nietzsche pour "la morale des producteurs", des valeurs plus traditionnelles et, selon Sorel, non nietzschéennes : "le respect de la personne humaine, la fidélité sexuelle et le dévouement pour les faibles ..." (3). Les rapports sociaux où ces autres valeurs pouvaient se perpétuer, tels que la famille, devaient subsister. Ces deux morales existeraient côte à côte, dans une société moralement hétérogène. Toutefois, dans la lutte contre le Capital, ce seraient les valeurs de Nietzsche qui étaient les plus importantes.

(1) Ibid., p.305.

(2) Ibid., p.304.

(3) Cité in G. Goriély, Le Pluralisme dramatique de Georges Sorel (1962), p.55.

Plusieurs analogies existent entre Sorel et Nietzsche. L'appel à la violence chez l'un, à la force chez l'autre; l'éloge à la guerre créatrice et orgueilleuse qui réveillait les sentiments sublimes; le mépris pour la haine, l'envie et le ressentiment dans la lutte. Sorel avait trouvé chez Nietzsche une vision de l'histoire pareille à celle de Marx : La guerre incessante entre des oppresseurs et des opprimés. Finalement, pour Sorel comme pour Nietzsche, la bourgeoisie avait toutes les caractéristiques des esclaves: la culture intellectuelle, le doute, le mépris pour l'héroïsme guerrier. Sorel prêchait même le droit aristocratique, comme Nietzsche, sauf pour lui les aristocrates étaient dans les syndicats ouvriers. Faute de textes, nous ne savons pas si toutes ces analogies entre les deux hommes sont purement occasionnelles. D'autres penseurs que Nietzsche, Gustave Le Bon par exemple, auraient pu lui donner son profond sentiment du déclin irrémédiable de la civilisation et de la moralité du monde bourgeois occidental. Néanmoins, il reste que la philosophie nietzschéenne donne à Sorel et au milieu du Mouvement Socialiste une idée des valeurs nécessaires pour sortir de la crise. Les esclaves n'en voulaient plus de la morale de renoncement et d'humilité; avec les valeurs de Nietzsche, les travailleurs l'emporteraient contre leurs maîtres avachis et corrompus. La "morale des maîtres" appartenait à la morale nouvelle des producteurs.

3. LA MORALE DES PRODUCTEURS : DISCIPLINE ET RES-

ONSABILITE : (Elie Faure)

Elie Faure, "Syndicaliste fougueux" (1) et en marge du socialisme et de l'anarchie, puisa lui aussi un enseignement moral dans la philosophie nietzschéenne. Les valeurs qu'il apprit de Nietzsche n'étaient pas les mêmes que celles des théoriciens du syndicalisme au Mouvement Socialiste, mais comme ces derniers, il revendiqua la pensée hardie de Nietzsche pour les travailleurs des syndicats. Pour Faure aussi, "la moralité des maîtres" appartenait à la classe ouvrière.

Toujours Faure souhaitait une morale nouvelle qui aurait l'oeuvre de Nietzsche comme base. Contre Dispan de Floran, Faure affirmait la nécessité de chercher d'autres valeurs "dans l'état de décomposition profonde à laquelle le monde est parvenu" (2). Nietzsche était indispensable dans cette recherche. Il s'était battu contre tout ce que Faure lui-même détestait : "Le monde moderne encore empoisonné d'humilité et de renoncement..." (3). Les puissantes prophéties de Nietzsche, sa morale aussi audacieuse que nouvelle, lui offraient une voie pour sortir du monde servile, et pour ramener les hommes à la liberté, à la passion, et à la vie. Surtout, Nietzsche était pour Faure celui dont

(1) Lettre manuscrite de Ch. Andler à Mme Allard (?) 1909.

(2) Lettre du 23 août 1911 (?), in E. Faure, Oeuvres complètes T.3. (1964), p.987.

(3) E. Faure, Les Constructeurs (1914), p.201.

la philosophie rayonnait un sentiment frénétique d'une vie surabondante et tumultueuse, une vie inépuisable dans sa générosité. "... je ne renierai jamais, écrivit Faure, à Dispan de Floran, un tel révélateur de la vie" (1). La morale de Nietzsche nous promettait une vie nouvelle :

La morale surhumaine d'après Faure exigeait d'abord une redoutable discipline intérieure par laquelle l'homme dominait la force intarissable qu'il sentait en lui. Elle était une rude maîtrise de soi. Faure s'attaqua aux disciples anarchistes de Nietzsche qui, étant devenus sous-préfets, essayaient de se justifier en invoquant les idées de Nietzsche sur l'immoralisme et sur la volonté de puissance. Rien de plus injuste et de plus hypocrite! Ils oubliaient, lança Faure, que pour Nietzsche il fallait toujours mériter le pouvoir. Ni le hasard, ni les complicités de caste, ni la fortune, ni la naissance, ne pouvaient désigner le "maître". Ce qui fait d'un homme ordinaire un chef qui dominait autrui était "une cruelle discipline héréditaire ou personnelle", une discipline qui purifiait le moi et toutes les sources troubles de l'être (2). Car enfin :

" ... celui qui veut dominer avant d'avoir créer par le dedans sa raison de dominer est un esclave. Les forts ne s'imaginent pas qu'ils goûteront sur la terre ou ailleurs une autre récompense que de sentir monter en eux l'énivrement de leur force " (3).

(1) Lettre du 23 août 1911 (?) in E. Faure, Oeuvres T.3 (1964), p.986-987.

(2) E. Faure, Les Constructeurs, (1914), p.182-183, 189.

(3) Ibid., p.183.

La morale de l'homme supérieur, il était vrai, apportait à ceux qui la pratiquaient le droit au pouvoir; ils seraient les sources de toute loi et de toute justice. Mais les sous-préfets, et tous les lecteurs superficiels de l'oeuvre nietzschéenne, devaient se rendre compte aussi que ces hommes seraient sans bonheur, sans repos, sans illusions, sans voluptés vulgaires :

" A mesure que la vie s'élève, elle devient plus dure; le froid augmente, la responsabilité augmente" ... Que celui qui veut commander médite ces paroles terribles avant de décider qu'il n'est fait pour obéir "(1).

Un être porté à ce point de discipline intérieure, un homme vraiment surhumain, n'exercerait plus sa puissance dans des formes anciennes (2) :

" Les déçus seuls ignorent ce qu'il y a d'amour dans le vainqueur ... La bonté sera la dernière victoire de l'homme puissant sur lui-même, un fruit mûr qui tombe de la branche sans l'incliner vers le bas" (3).

Par cet effort de discipline, les instincts adultérés de l'homme seraient ramenés à leur santé et à leur puissance premières (4). Le résultat serait enfin un homme nouveau,

(1) Ibid., p.190.

(2) Ibid., p.187.

(3) Ibid., p.184-187.

(4) Ibid., p.181, 196.

vivant une vie infiniment forte et belle, et dont l'être serait si riche et si luxuriante, que tout autour de lui serait pénétré de bonté, de force, de courage et de dignité (1). Au lieu de la passivité, la morale nouvelle enseignait le dynamisme et l'effort; au lieu de l'humilité, elle enseignait la confiance en soi, au lieu de dissiper la personnalité, elle la redressait dans son unité. La morale des maîtres créait des hommes complets, des hommes libres et héroïques.

Où pouvait-elle trouver du sol fécond, cette morale surhumaine, pour qu'elle pût prendre racine et enfin fleurir ? Qui étaient les hommes dans lesquels s'ébauchait la pratique morale nouvelle ? Où se trouvait-elle, cette morale, si elle existait déjà ? Faure s'étonna que Nietzsche, malgré son sens merveilleux "des rythmes sociaux", ignorât les couches sociales où étaient en train de naître les forces et les valeurs régénératrices de l'Occident (2). Le nivellement et l'amollissement sociaux que Nietzsche détestait appartenaient à la démocratie bourgeoise et à sa morale qui propageait des valeurs des esclaves. Les barbares souhaités, la nouvelle aristocratie, les hommes que Zarathoustra attendait sur la montagne, n'étaient autres que les aristocrates du travail qui se trouvaient dans les syndicats ouvriers (3). "Il y a des esclaves, dit Faure, qui ne veulent plus de la morale des esclaves, et la laissent

(1) Ibid., p.183,187, "Introduction", p,XXII.

(2) Ibid., p.203.

(3) Ibid., p.205-206.

à leur maître, s'il en veut". L'aristocratie du travail, avec sa force, sa dureté envers soi-même, son esprit de combat et de conquête, son refus total d'une morale faite pour son asservissement, était le seul groupement humain conforme aux valeurs prônées par Nietzsche.

"S'il (Nietzsche) avait vu naître et grandir dans les associations du travail, hors de toute attache dogmatique, de toute entrave sentimentale, de tout respect des choses qui s'en vont, cet instinct de force et de guerre, qu'il voulait rendre aux hommes fatigués, le prophète eût été content" (1).

Nietzsche avait senti la morale nouvelle, et l'avait décrite éloquemment; mais il n'avait pas su la lier à une force historique vivante. Néanmoins, c'étaient les travailleurs qui portaient en eux "la morale des maîtres".

(1) Ibid., p.205-206.

4. LA MORALE DES PRODUCTEURS : LA VIE ET LA VERTU

PRODIGES : (Ch. Andler).

Les hommes présents, constata Garnier en 1902, n'avaient besoin que de pain et de vérités simples et quotidiennes : "Ne nous enflons pas pour leur montrer d'éclatantes et lointaines morales" (1). Ce fut justement ce que fit Andler, s'inspirant de Nietzsche : il voulait montrer aux hommes un idéal moral nouveau, éclatant et lointain, et qui serait le but ultime du processus révolutionnaire. Nietzsche rendit à Andler "le sens de l'utopie nécessaire, sans lequel il n'y a pas de croyance vivante" (2), c'est-à-dire, l'idéal moral que la civilisation socialiste devait poursuivre. Andler considérait "la morale des maîtres" comme la morale des producteurs de la République sociale. Certes, plusieurs autres socialistes firent la même chose, mais Andler se distingua d'eux par son interprétation particulière de la morale nietzschéenne.

Nietzsche, dit Andler, voulait être, "le Lamarck de la morale", c'est-à-dire, celui qui avait découvert les lois de l'évolution des valeurs et celui qui, en tant que transformiste, avait préconisé un devenir perpétuel de l'homme vers une "morale surhumaine" (3). Andler nia que la doctrine morale du philosophe et la division entre "la morale des maîtres" et celle "des esclaves" conduisaient à

(1) Garnier, L.E., janv-juin (1902), p.341.

(2) Lettre manuscrite à Mme Houdré, le 13 mai 1917.

(3) N.V.P., T.I., p.135.

la justification du capitalisme et de la réaction politique. Il était vrai que Nietzsche essaya de prouver ce que Marx avait déjà affirmé : chaque classe avait sa propre idéologie (1). Pourtant les puissances conservatrices contemporaines n'avaient rien de commun avec la robuste morale dite "des maîtres" que Nietzsche enseignait. Les classes dirigeantes modernes qui se croyaient des élus n'avaient aucune des qualités morales exigées par la philosophie nietzschéenne. Car, selon Andler, le fait d'être un maître politique ne signifiait pas que l'on pratiquait la morale digne d'un chef. L'on ne devait pas prendre la théorie de Nietzsche sur l'origine de la morale pour le "système d'impératifs moraux qu'il proposait" (2). Les puissants du passé avaient bien pratiqué une morale plus belle et plus haute que celle de leurs inférieurs, et ce raffinement intérieur aurait pu justifier leur pouvoir. Le maître de l'heure actuelle était aussi grossier et vil que le peuple. "La morale des maîtres" avait des racines dans la barbarie et la tyrannie du passé, mais les hommes futurs dans lesquels elle fleurirait auraient laissé leur sauvagerie dans les tombeaux de leurs ancêtres. La morale nouvelle serait tout ce qui avait existé de plus beau et de plus grand dans la nature humaine.

Si Nietzsche s'appela "Immoraliste" - ce mot qui choque tellement Rappoport - il l'était uniquement par rapport à la morale actuelle. Cette morale du monde contemporain

(1) Ibid., T.III, p.316-318.

(2) N.C., mars 1903, p.84.

n'était que lâcheté, torpeur et diminution d'énergie vitale. Son "immoralisme" n'était pas un esprit de négation qui justifiait tout libertinage; il était une affirmation, un remède à nos maux :

" ... s'il (Nietzsche) se dit "immoraliste", il veut répudier par là les formes paralysantes de la morale, où, à vrai dire, il fait rentrer toutes les morales connues, et son "immoralisme" présage surtout une affirmation de morale héroïque" (1).

Nietzsche avait le droit de critiquer la morale et de se dire "immoral", car il apportait avec lui une autre morale régénérée, "... l'enseignement moral le plus haut et le plus vigoureux... où se soit élevée une pensée destituée de Dieu" (2). Destituée de Dieu, certes, mais pas du sentiment puissant de la vie - une vie frénétique, bourdonnante, ivre d'elle-même - qui était le morceau central de la morale nietzschéenne (3). Toutes les nouvelles valeurs reposaient sur ce sentiment. L'homme nouveau saurait porter ce sentiment, cette vie en lui-même, au plus haut degré de perfection. Nous avons déjà parlé de quelques unes des qualités morales de ces hommes futurs : la générosité, la domination de soi, la connaissance, la "suggestion animante" de leur personnalité. Mais toutes ces choses se résumaient

(1) Andler, R.H.P., 4(1930), p.141.

(2) Ibid., p.168; N.V.P., T.III, p.299.

(3) N.V.P., T.I., p.257; T.II, p.364; T.III, p.77
79 , 304.

en une seule : la schenkende Tugend, la vertu prodigue, la profusion de la vie intérieure : "... C'est là toute sa théodicée, l'invisible charme par où il (Nietzsche) compte vaincre son pessimisme" (1). Cette notion obséda Andler toute sa vie, dès l'époque où il était un lecteur fervent de Stirner, en 1892 (2). La même idée pénètre sa biographie de Lucien Herr, écrite en 1931-1932. Elle était la valeur suprême de la philosophie de Nietzsche. Andler voulait faire d'elle la valeur suprême de la civilisation socialiste.

Quelle était la nature de cette "vertu prodigue", selon Andler ? Nietzsche l'avait évoquée par les symboles de la "pluie d'or", et du serpent enlacé autour d'un Soleil prodigue de ses rayons (3). Elle était la morale de Dionysos, le dieu des "maîtres" : un sentiment de "la vie luxuriante et tropicale", une "profusion intérieure de l'être humain" qui, se déversant en actes, enfantait l'héroïsme. Elle était tout ce qui différenciait une civilisation créatrice d'une civilisation bourgeoise : "une vie torrentielle" emportant toute chose belle et laide, bonne et mauvaise, car elle était elle-même au-delà de tels antinomies (4).

(1) Ibid., T.II, p.393.

(2) Ch. Andler, (pseudonyme Th. Randall) "Un livre libérateur", Entretiens politiques et littéraires, sept. 1892, p.117. Cf. Rmm, 1904, supplément mai, p.23-24.

(3) F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, "Des grands événements", "De la prodigue vertue", Andler, N.V.P. T.III, p.255.

(4) Rmm, supplément mai, 1904, p.24 : Lefèvre, L.N.L. le 12 nov.1932; N.V.P., T.I., p.25.

" Acquérir, s'enrichir, c'est déjà de l'élargissement de soi sans doute; mais c'est encore de la défense, de la précaution, et au bout du compte, de la peur. Il ne peut naître ainsi que des civilisations marchandes. Au contraire, l'instinct de se dévouer ou de dominer, de lutter ou de créer, c'est de la vie qui se prodigue... Ni le dévouement ni le besoin de dominer n'accumulent d'avares réserves. Ils jettent au vent leurs trésors. Ils cherchent d'une âme ardente le péril, pour en triompher ou pour succomber invaincus. Ainsi, naissent les civilisations aristocratiques et les grandes oeuvres de la pensée" (1).

Ceux qui pratiqueraient "die schenkende Tugend" auraient des âmes butineuses qui, surchargées de miel, s'empresseraient à donner de leur richesse spirituelle :

" Réservoir d'âmes anciennes, il (le surhumain) déborde d'elles; et dans cette profusion intérieure, il s'épanouit en inventions, en raffinements moraux, comme les espèces surnourries se surchargent de floraisons, de nuances, de ramures, de plumages" (2).

La moralité nouvelle nous ferait acquérir pour donner, perpétuellement et généreusement. Comment cette vertu pourrait-elle ressembler à la morale des hobereaux violents

(1) N.V.P., T.II, p.536-537.

(2) Ibid., T.III, p.314.

ou à celle des bourgeois mesquins et parcimonieux ? Elle s'inspirait de la generositas spinoziste, c'est-à-dire d'une vertu qui voulait tout donner de soi-même (1). Elle prônait la force d'âme dans la pureté absolue, "Der Weise Unschuldige". Elle prônait la volupté, la volupté des purs qui savaient transformer leurs passions "à un rang supérieur de vénération". Elle prônait l'égoïsme, car cet égoïsme serait le porte voix d'une "joie radieuse" qui bannirait les choses méprisables l'entourant (2). Elle prônait la solidarité, mais aussi l'ambition de dominer qui seule pouvait nous faire briser "le sépulcre blanchi, les empires vermoulus, et toutes les cités caduques", et nous faire songer aux "béatitudes futures" (3). Elle s'opposait à la pitié, sottise débile et moralisante. Elle était une amitié qui ne se donnait qu'à ceux qu'elle choisissait - les autres pouvaient prendre de sa richesse "comme on laisse le passant cueillir les fruits des branches qui dépassent le mur de la clôture" (4). Finalement, elle était créatrice et transformiste. Elle ne prenait pas le prochain tel qu'il était, mais cherchait à le transformer pour que l'on pût l'aimer. Voilà pourquoi cette morale nietzschéenne prônait aussi la dureté - nous devons savoir comment être dur envers les autres afin de les transformer. Cependant, cette dureté n'était pas une "impitoyable

-
- (1) Ibid., T.II, p.393; Andler, "Nietzsche et Dostoïevski", Mélanges ... offerts à F. Baldensperger, T.I (1930)p.6.
 - (2) Andler, "Nietzsche et ses dernières études sur l'histoire", Rmm, 35 (1928), p.165; "Les Opinions sociales de Nietzsche", RDM nov.1910, p.539; "La Morale de Nietzsche dans le Zarathoustra" RHP, 4(1930), p.171.
 - (3) N.V.P., T.III, p.307-308; "La morale dans le Zarathoustra", R.H.P. 4 (1930), p.171.
 - (4) R.H.P., 4 (1930), p.144.

barbarie contre autrui", mais était plutôt la détermination "du solitaire qui sent son coeur fondre de pitié" pour les autres, mais qui se donnait une rude discipline pour continuer sa mission de transformer le monde par sa pensée et sa personnalité créatrices(1); la dureté n'était qu'une surpitié. Voilà ce qu'était, d'après Andler, "la morale des maîtres" que l'on avait tant malmenée. N'était-elle une morale digne de la civilisation socialiste ?

Déjà en 1905, Andler avait l'intention d'utiliser "un jour" la morale surhumaine de Nietzsche "pour le socialisme" (2). Ce jour arriva cinq années plus tard, le 3 juin 1910, à la clôture de l'Ecole Socialiste : Andler prononça une conférence sur "La Civilisation Socialiste" où il essaya d'assimiler la morale de la société future à la morale nietzschéenne. La conférence était aussi sa propre réplique aux Réflexions sur la violence du "monstre" Georges Sorel, c'est-à-dire une tentative de donner une autre notion que celle de Sorel de la "morale des producteurs" (3). Cette notion était celle de Nietzsche : Andler revendique "la morale des maîtres", "die schenkende Tugend", pour la civilisation du travail :

La morale socialiste, dit Andler, serait l'abou-tissement de tout ce qu'il y avait de meilleur dans les moralités anciennes. Elle serait conquérante et sûre d'elle-même, comme la morale aristocrate, irrespectueuse

(1) Ibid., 4 (1930), p.144-145; 172.

(2) Ch. Andler "Le Centenaire de Schiller", L.H. le 14 mai 1905, cf. J. Viollis, "Enquête sur Nietzsche", L.G.R. janv. 1911, p.329 et la réponse de Thomas, ibid?p.126.

(3) Voir par exemple : lettres manuscrites à : M. Bonnet 1909, à Mme Allard le 13 mai 1910; toujours à Mme Allard (s.d.) (1910 ?).

comme celle bourgeoise, accessible à tous, comme celle de la démocratie (1). Suivant Nietzsche, Andler conçoit cette moralité nouvelle comme un bouillonnement intérieur d'une vie si riche et si agitée qu'elle déborderait ses limites et se répandrait sur autrui (2). Elle serait, comme "la morale des maîtres", "un rayonnement vital" qui émanerait de la personne et qui pénétrerait les choses autour d'elle et les transformerait (3). Les idées nietzschéennes dans la conception d'Andler sont évidentes :

" C'est une moralité non seulement de la joie au travail ... mais une moralité de la profusion intérieure, de l'absolue prodigalité de soi; une moralité de joie de produire, non pour la subsistance, mais pour embellir la vie de tous les hommes. C'est une moralité de désintéressement, ascétique au besoin en temps de crise, comme est la moralité du savant" (4).

Zarathoustra considérait la "schenkende Tugend" comme une attitude révolutionnaire, même si elle exorcisait les révolutions sanglantes; et Andler aussi :

" Cet état d'esprit, aimant et prodigue, comme celui de l'artiste, énergique et ascétique,

(1) Ch. Andler, La Civilisation socialiste (1912), p.41.

(2) Ibid., p.35.

(3) Ibid., p.52.

(4) Ibid., p.45 (nous soulignons).

comme celui du savant, est la moralité nouvelle que nous revendiquons pour le travailleur. Il est l'état d'esprit vraiment révolutionnaire" (1).

Zarathoustra espérait à une humanité nouvelle, régénérée par sa morale; et Andler aussi croyait que le peuple socialiste, "plus fort, plus libre, plus heureux que les autres", créerait une "humanité ... de qualité supérieure à la qualité d'humanité réalisée moyennement par les sociétés d'autrefois" (2). La morale surhumaine renfermait pour Nietzsche toute la différence entre les sociétés marchandes et les sociétés créatrices et aristocratiques; et Andler aussi fit de la "schenkende Tugend" ce qui distinguait la civilisation bourgeoise et son complément démocratique de la civilisation qualitativement nouvelle des travailleurs, où toutes les énergies créatrices seraient libérées. Abordant le même problème de la nature de la société nouvelle quelques années plus tard, Andler fut clair: l'humanité socialiste retrouverait, dit-il, les qualités d'artiste de la Renaissance et de la Grèce, et aussi "l'esprit héroïque de l'Antiquité" - les mêmes qualités et le même esprit dont Nietzsche voulait assurer l'éclosion dans sa propre utopie (3). Et finalement, comment la bourgeoisie stupéfiée et paralysée pouvait-elle empêcher la floraison de cette civilisation nouvelle ? Nietzsche l'avait déjà dit, et Andler le répéta à la fin de sa conférence : ceux qui disposaient d'un "idéal nouveau" et qui affirmaient

(1) Ibid., p.46.

(2) Ibid., p.44.

(3) Ch. Andler, L'Humanisme travailliste (1927), p.98, 143.

la "valeur nouvelle qu'il faut attacher à la vie", ceux-là "nécessairement , l'emporteront" (1). Le socialisme, organisateur de ces forces nouvelles, porteur de la moralité nouvelle qui serait celle de l'avenir, aurait raison d'une bourgeoisie frappée de décadence.

Andler fut toujours attiré par l'idée soeur de la "Schenkende Tugend" : ce qui faisait tourner le monde, disait Nietzsche, c'étaient quelques pensées grandes et puissantes, enfantées dans la solitude et agissant silencieusement, qui inspiraient d'autres hommes aux actes héroïques (2). La Vie de Lucien Herr était l'application de cette idée nietzschéenne :

" J'ai voulu montrer une France invisible, avoua Andler après la publication de son ouvrage, qui s'est pourtant révélée dans l'action et, mettant à profit l'enseignement de Nietzsche, montrer, à propos de mon grand ami défunt, l'efficacité du silence qui, s'il est chargé de pensée, se traduit tôt ou tard, par des actes salutaires "(3).

Herr représentait le nouvel héroïsme : une force sans éclat, une pensée puissante, une vertu impossible à réduire sous des règles. Sa conduite était l'exemplaire parfait de cette "morale des producteurs" si chère à Pelloutier et du vrai héros dont Nietzsche avait rêvé : sa force était née dans

(1) Andler, Civilisation, p.52.

(2) N.V.P., T.III, p.260-261.

(3) Lefèvre, L.N.L., le 12 nov. 1932, p.8.

la solitude; son labeur était obscur, invisible, parfois ingrat, toujours secret à cause de son "horreur presque malade" de la publicité; il vivait dans une angoisse intérieure qui pourtant n'étouffait jamais son espoir fondamental et sa générosité. Mais avant tout, Herr était un être dont la profusion intérieure, faite de méditation silencieuse, se traduisit en actes à travers des hommes tels que Jaurès et Blum. Son héroïsme solitaire fut fructueux et inépuisable, comme celui de Zarathoustra. Et en vérité, Andler semblait considérer son ami comme une sorte de Zarathoustra du Quartier Latin, un homme qui, ayant renversé toutes les valeurs en lui-même, serait l'auteur d'un renversement total des valeurs dans la société. Herr, pendant sa vie, avait été l'homme supérieur dont Nietzsche avait parlé, ou du moins, l'idéal s'était en partie réalisé dans sa personne extraordinaire (1).

La civilisation socialiste était, d'après Andler, l'oeuvre de peu d'hommes, eux-mêmes moralement régénérés, qui tireraient leurs semblables vers leurs propres hauteurs. Ainsi, l'humanité serait de plus en plus riche en grands hommes (2). La régénération qualitative de la société, chez Nietzsche, était à peu près la même chose : elle serait une amélioration de tous, mais :

" ... annoncée par des âmes élues et solitaires, en qui s'embauchent ces formes grandes et inconnues de l'humanité ... que Nietzsche dans

(1) Nietzsche et Herr sont rapprochés l'un de l'autre plusieurs fois : Ch. Andler, La Vie de Lucien Herr, (1977), p.57, 63, 66,67,188,228. Cf. E. Tonnelat, op.cit., p.301.

(2) Tonnelat, op.cit., "Conclusion", p.303 et seq.

son lyrisme, aime à appeler surhumaines"(1).

Herr était, aux yeux d'Andler, une de ces âmes. Andler écrivit des mots en 1910 à propos des surhommes de Nietzsche qui pourraient constituer une épigraphe à la Vie de Lucien Herr :

" Ces souverains de la moralité aimantent les âmes par une silencieuse attraction, et leur force consiste d'abord dans leur pouvoir sur elles-mêmes. Leur nouvel ascétisme est de savoir donner la leçon de cette discipline intérieure, qui par rayonnement - Platon l'avait déjà enseigné - sera, la discipline de la République sociale " (2).

Herr, désintéressé, dévoué à son idéal, discipliné, ployant les volontés, comme Zarathoustra, par une "suggestion animante", préfigurait l'humanité socialiste régénérée. Chez Herr aussi, il y avait cette "prodigalité de soi", dont Andler parla en 1910, ce "rayonnement vital " de la personnalité qui semblait pénétrer autour d'elle :

" ... les choses et les transformer comme on voit la matière se pétrir de soi sous le rayonnement de l'idée artiste et s'agencer utilement sous l'effort de l'inventivité savante" (3).

(1) N.V.P., T.I., p.246 (Andler souligne).

(2) Andler, R.D.M., nov. 1910, p.541.

(3) Andler, Civilisation, p.52.

L'on voit que la biographie de Herr était aussi un plaidoyer en faveur du surhomme nietzschéen, et des valeurs morales que le surhomme - et Herr - représentaient. Herr avait pratiqué la morale de la "schenkende Tugend", de la vie et de la vertu prodigues d'elles-mêmes, qui serait la morale de la civilisation socialiste.

Mais Andler, voulait-il aussi exorciser la révolution sociale, comme son philosophe ? Car Nietzsche croyait que sa morale anéantirait le "chien de feu" révolutionnaire, vomissant de la boue brûlante et des cendres de son volcan. La "schenkende Tugend", elle-même révolutionnaire, mettrait fin aux révolutions sanglantes et destructrices. Andler se fit le même idéal que Nietzsche : la vraie révolution était celle des sentiments, un effort lent, sans bruit et souterrain qui minerait la société bourgeoise par le dedans; les vrais révolutionnaires étaient des Lucien Herr qui transformaient le monde par force de volonté, de personnalité, et de morale. La révolution n'avait rien à voir avec les explosions volcaniques et les tremblements de terre; ce qui conduirait à la République sociale serait le secret infiltration dans les hommes d'une pensée émancipatrice. Une telle conception pouvait bien aller avec le possibilisme d'Andler. La morale de Nietzsche semble le complément naturel d'un réformisme foncier en matière de politique. Et, encore plus intéressant, est-ce à cause de Nietzsche qu'Andler se détourna de la voie violente qu'il avait prise en 1892?(1). Nous ne pouvons pas répondre à cette question avec certitude.

(1) C'est-à-dire, pendant sa collaboration aux Entretiens Politiques et littéraires.

Quoi qu'il en soit, une chose semble claire : Nietzsche avait posé la question qu'Andler reprit dans le contexte socialiste, à savoir, comment assurer le perfectionnement continu d'une civilisation ? C'est là le thème qui unit les six volumes d'Andler. Selon Nietzsche, tout se réduisait à une question de valeurs : le choix de valeurs morales faisait grandir ou périr les sociétés. Andler, à l'époque où il commença à rechercher sérieusement sa monographie sur Nietzsche (1898-1902), vint à la même conclusion : la transformation morale des hommes était aussi importante que la transformation sociale(1). Les revendications matérielles et la dissolution du régime bourgeois, bien que indispensables au socialisme, ne constituaient pas le socialisme - elles appartenaient au processus démocratique dont elles en étaient l'aboutissement logique. Le socialisme était toute autre chose : il était une notion philosophique et morale, "une vue nouvelle et intégrale sur les destinées de la civilisation" et sur la valeur de la vie; il était une révolution profonde de l'esprit et du caractère moral de l'homme; "Il est ... selon la parole de Nietzsche, une transvaluation de toutes les valeurs..."(2). Cette formule, déjà banale au début du siècle, est significative venant d'Andler, qui aurait pesé ses mots en parlant de Nietzsche. Le socialisme était une reconstruction et, comme Nietzsche, Andler conçut cette reconstruction comme un processus au-delà de la dissolution démocratique. Et encore comme Nietzsche, Andler le conçut comme une reconstruction du dedans de l'homme, afin de créer une humanité des âmes nobles, généreuses, et héroïques, une humanité de "maîtres".

(1) Tonnelat, op.cit., p.122, 277.

(2) Ibid., p.122, 248-249; Cf. Ch. Andler, préface à A. Menger, l'Etat Socialiste, (1904).

CHAPITRE IV

NIETZSCHE ET LE SOCIALISME : UN BILAN

Qu'y avait-il d'essentiel, pour le socialisme, dans le drame spirituel et intellectuel de Nietzsche ? Nietzsche, que représentait-il dans l'histoire des idées ? Quel parti politique, au bout du compte, avait le droit de se réclamer de lui ? Que penser de Nietzsche lui-même ? La nature de cette personne solitaire et fugitive, errant l'Europe sans cesse et ne parlant qu'à ses ombres, fascina toujours les socialistes. Que pensaient-ils enfin, les socialistes, de l'homme et de l'oeuvre ? Il s'agit ici de dresser un bilan final des rapports entre Nietzsche et le mouvement socialiste d'avant 1914 :

Certains détestaient l'homme et l'oeuvre ensemble, de fond en comble. Rappoport par exemple parlait de lui comme le laquais intellectuel de la classe bourgeoise et l'apologète de la barbarie capitaliste. Mutschler voulait le livrer aux psychiatres (1). Camille de Saint-Croix accusa

(1) C.D.I., avr. 1897, p.192.

Nietzsche d'une auto-divinisation orgueilleuse , couronnée d'un laid mépris pour autrui. Il était un philosophe sans profondeur réelle, dont les fanfaronnades étaient tout ce qu'il avait écrit "de plus substantiel"; inutile d'essayer de l'éplucher, "car il y a peu de chair sous ses plumes"(1).

D'autres furent moins dédaigneux, bien qu'aussi hostiles finalement. Garnier rendit hommage à "la nature essentielle de l'esprit qu'elles (les oeuvres de Nietzsche) manifestent" (2). Il semble emporté pour un instant par "ce sens héroïque de la combativité", le "réveil des énergies incohérentes", le délire dionysien dont Nietzsche se fit le barde. (3) La grandeur de ce tempérament aventurier et inquiet, presque sublime même, fut partout affirmé. Cependant, l'influence de sa philosophie était trop souvent désastreuse, empoisonnant la vie des êtres autrefois si doux et si humains (4). Nietzsche lui-même était magnifique; sa doctrine souvent maléfique. Il méritait un "respect mystérieux", dit Garnier, mais il valait mieux s'éloigner de sa philosophie nuisible. L'attitude de Victor Basch fut à peu près la même. Nietzsche lui-même, affirma-t-il, serait toujours "le côté le plus attachant de l'étude de ses oeuvres", car cet homme était "un individu exceptionnel, une de ces rares réussites de la nature", dont l'âme était "si riche, si profonde et si multiforme" (5). Tous les

(1) L.P.R., le 18 déc. 1900.

(2) Garnier, L.E. janv-juin 1902, p.334.

(3) Garnier, L.R.S. janv-juin 1902, p.496, 502.

(4) L.E., janv-juin 1902, p.344-345.

(5) Basch, Silhouettes Inactuelles (1933), p.80-81;
"F. Nietzsche", L.G.R., 17(1901), p.360.

détails de sa vie étaient dignes d'une reconnaissance respectueuse. Cependant, sa philosophie n'appartenait pas à l'avenir. Elle était un rénanisme névrosé et tragique, dépourvu d'ironie. Elle violentait, et portait l'esprit aux régions de tempêtes et d'orages (1). Elle n'était pas celle de la cité future socialiste qui affirmait les droits de toutes les plantes de la forêt sociale à leur place au soleil. Elle était pour Basch, comme pour Garnier, le dernier soupir d'un individualisme à jamais condamné, un chant automnal, magnifique et inoubliable, d'une civilisation qui roulait vers ses fins :

" Le "murmure de la forêt" rebellée, ce fut pour lui le socialisme, et la voix du chêne qui se sent envahi et étouffé par les plantes meurtrières, la voix du chêne qui agonise et qui, avant de mourir, chante son grand passé et rêve un avenir impossible - c'est là la philosophie de Nietzsche" (2).

Il y en avait qui furent plus conscients du double visage et de l'homme et de la philosophie. Selon Roland par exemple, il existait deux Nietzsche : d'une part le Nietzsche sain, le "grand", le "génial", l'égal de Goëthe, celui qui jugea l'Allemagne avec un esprit complètement libre d'hypocrisie et d'arrière-pensées; d'autre part le Nietzsche malsain, le Goëthe malade, le destructeur des harmonies, celui qui portait la décadence allemande qu'il

(1) Basch, Essais d'esthétique, (1934), p.254; Emerson (1929) p.1.

(2) Basch, L.G.R. 17 (1901), p.383 ; Garnier, L.E. janv-juin 1902, p.341.

dénonçait en lui-même (1). Un passage dans la première édition de Jean Christophe - supprimé pour les éditions ultérieures - exprima la nature équivoque de la vie de Nietzsche:

" Comme une torche tordue par le vent, le fantôme dément du grand Nietzsche s'agitait dans le souterrain sans air et sans lumière, creusant, fouillant la mine, criant que le jour était proche, que l'aurore commençait à luire, et s'enfonçant pour le rechercher, avec des éclats de rire frénétiques, dans les entrailles de la nuit. Toute la caverne était illuminée par ses reflets rougeâtres qui dansaient. Et puis un vent glacial avait soufflé la torche, et tout s'était éteint ..." (2).

Nietzsche était un prophète se révoltant virilement et héroïquement contre les mensonges de son temps, et il était un maladif épris d'une dévastation démentie. Sa vie et sa pensée offraient un spectacle de beauté, comme un météore, mais l'on ne pouvait pas le suivre, car l'atmosphère où il vivait était "irrespirable pour la majorité des hommes, et de l'élite même" (3). Ses idées étaient comme de l'alcool : elles énivraient, mais elles rendaient fou; que deviendrait "la pécore européenne" lorsqu'elle commençait à se réclamer de ses idées, se demanda Rolland, inquiète?(4)

(1) R.Cheval, B.A.R. 42 (déc.1957), p.12; M. Krampf, La Vie héroïque dans l'oeuvre de Rolland (1956)p.49; J. Viollis "Enquête sur Nietzsche", L.G.R. janv.1911,p.127-128.

(2) Cheval, B.A.R. 42 (déc.1957), p.15.

(3) Viollis, L.G.R., janv-1911, p.128.

(4) Cheval, B.A.R. 42 (Déc.1957),p.16.; Romain Rolland et L'Allemagne (1963), p.137.

Et pourtant, malgré ce côté dangereux et destructeur de Nietzsche - ou peut-être à cause de lui - Rolland rendit hommage à la grandeur de l'homme, du philosophe et de l'Allemand :

" Je reconnais un seul génie en Europe depuis Wagner, écrivit-il, et il est mort, c'est Nietzsche. Il n'est pas permis de nier le soleil, même si le soleil vous blesse (d'autant moins)" (1).

Aux âmes fortes, Nietzsche pouvait rendre des services salutaires, les libérant de tous leurs préjugés, de leurs habitudes de pensée, et de leur éducation mauvaise. "Cela est sain. Il (Nietzsche) est la Solitude libre. Il est bon de s'y retremper, de temps en temps" (2). En fin de compte, l'attitude de Rolland était semblable à celle d'Henri Genet. Les socialistes, dit celui-ci, devait à coup sûr lire et étudier Nietzsche, car il était un grand écrivain et un grand penseur. Mais l'on ne le lisait pas afin d'être réconforté. Sa pensée était séduisante, mais en même temps trop forte pour les mortels de taille moyenne :

" Je le relis, avoua Genet, mais jamais pendant très longtemps de suite, peut-être tout bonnement parce que je suis trop anémique pour digérer cette viande rouge. Il me fatigue et il m'agace souvent" (3).

(1) Cheval, B.A.R. 42 (déc.1957), p.20.

(2) Cheval, Romain Rolland et l'Allemagne (1963), p.138.

(3) Viollis, L.G.R. janv.1911, p.121.

La plupart des socialistes avant 1914 qui écrivèrent sur Nietzsche furent beaucoup plus positifs à l'égard de l'homme, de sa philosophie, et de l'utilité de sa pensée pour le mouvement ouvrier. Bien que Nietzsche s'attaquât au socialisme, pensait Mélià, les socialistes devaient le lire, Le socialisme n'excluait pas, il englobait : "... rien de ce qui se pense ou s'écrit ne lui doit rester étranger ..." (1). En outre, il y avait chez le philosophe maintes idées dont le socialisme pouvait faire son profit. Ne s'était-il pas attaqué au nationalisme, à l'anti-sémitisme, et aux philistins de toutes les races et de toutes les nations ? Il avait honoré la France par ses éloges à sa culture, et il avait glorifié l'humanité en s'attaquant au Christianisme tueur de la vie, de la liberté et de l'orgueil humain. Il avait montré aux hommes les cimes morales qu'ils pouvaient atteindre. Un tel lutteur pour tout ce qui était vie et grandeur ne pouvait pas rester en dehors du socialisme, Nietzsche était, aux yeux de Mélià, un des siens.

Fournière et Jaurès, tout en faisant des critiques rigoureuses de la philosophie nietzschéenne, ne méprisèrent jamais ni le philosophe ni ses doctrines. Tous les deux furent respectueux devant la vie tragique de cet homme qui consacra sa vie à la recherche courageuse "du mot final de l'homme et l'univers", et qui mortifia ses propres instincts afin d'atteindre des vérités entrevues sur des montagnes lointaines (2). L'on devait remercier les hommes comme

(1) Mélià, "Nietzsche et le socialisme", L.P.R., le 30 août 1900.

(2) E. Fournière, Essai sur l'individualisme, (1901), p.81, 82, 83. J.Jaurès, B.E.J. 3 (1961), p.9.; Cf. le passage souligné par Jaurès dans La vie de F. Nietzsche (1909) de D. Halévy, p.151-152, au Musée de Montreuil.

Nietzsche, dit Jaurès, car c'était grâce à leur expérience que l'humanité pouvait éprouver "la sensation du problème de la destinée" (1). Pour Jaurès et pour Fournière, Nietzsche était l'idéaliste forcené malgré ses propres protestations à l'encontre. Jaurès surtout insista là-dessus : la tentative de Nietzsche de se libérer de nos idées reçues, de nos illusions trompeuses et mensongères, et de regarder le monde tel qu'il était fut salutaire et louable, mais il ne fut pas pour autant le réaliste qu'il se croyait. Ses propres doctrines de la volonté créatrice et de la primauté de la pensée était la réfutation éloquente de son prétendu réalisme enragé. Et enfin, l'idée du surhomme, qu'était-elle sinon l'affirmation d'un idéal ? (2). En outre, selon Fournière, cet idéal témoignait d'un amour illimité pour l'humanité; car dire que l'homme pouvait devenir un surhomme, c'était avouer un désir de voir l'humanité se perfectionner et devenir plus belle et plus grande. Si Nietzsche avait méprisé la plèbe moutonnaire, c'était par un "désespoir fraternel" lorsqu'il se rendit compte qu'elle ne voulait pas le suivre dans sa course vertigineuse vers les sommets (3). Même les négations de Nietzsche avaient une valeur importante pour le socialisme. Elles pouvaient accélérer l'ébranlement social et donc le triomphe du mouvement ouvrier, observa Jaurès; Nietzsche était un libérateur qu'il le voulait ou non (4). Il avait été un "bouleverseur par

(1) Jaurès, B.E.J., 3 (1961), p.9.

(2) Ibid., p.9-10. Cf. Les annotations à l'Antéchrist (1910) p.250, 253, 258, 263, au Musée de Montreuil.

(3) Fournière, op.cit., p.83.

(4) Jaurès, B.E.J. 25 (1967), p.3-4; "Esthétique et socialisme", Le Matin, le 21 oct. 1896.

excellence", dit Fournière, dont la critique avait libéré les hommes de "leur magasin d'idées tout encombré de rosignols" (1).

"Il (Nietzsche) est tombé dans l'abîme. Aventurier de l'idéal, il a le sort d'Icare. De tels esprits ne surgissent point en vain, cependant... Leur large vol purifie l'atmosphère à grands battements d'ailes, et le soleil n'en répand que mieux sa chaleur sur les germes que l'avenir verra fructifier" (2).

Et nous pouvons ajouter Léon Blum à Jaurès et à Fournière qui voyaient en Nietzsche un émancipateur. Le Guichardot-Nietzsche du Serpent Noir avait le rôle de crier : "Mords! Mords toujours!" Il fallait mordre le serpent des valeurs caduques dans notre gosier. L'essentiel chez Nietzsche était son effet salubre sur les hommes : il leur rappelait la grandeur qu'ils portaient en eux, et il voulait qu'ils la retrouvassent par énergie et par force de volonté. Nietzsche était la voix de notre noblesse dormant (3).

Andler ne parlait de Nietzsche qu'avec une profonde révérence. Nietzsche était pour lui un martyr souffrant et un prophète dénonçant; et comme tout homme de cet ordre, il était un mélange tragique d'orgueil et de douleur,

(1) Fournière, op.cit., p.80-81.

(2) Ibid., p.83-84.

(3) Blum, "Un livre de Paul Adam", L.H. le 21 mars 1905.

d'"indomptable vouloir" et d'amour désintéressé. Comment cet homme pouvait-il être un déséquilibré, comme le prétendait quelques uns ? Il était plutôt toute discipline et tout ascétisme, un idéaliste croyant à la toute puissance de la pensée dans le monde. Il était le plus grand philosophe allemand après 1870 (1). Quant à ses doctrines, c'était vrai, dit Andler, que Nietzsche n'avait pas découvert le secret de la reconstruction sociale après les bouleversements révolutionnaires. Beaucoup de ses théories seraient effacées dans la reconstruction réelle; comme tout pionnier de la vie nouvelle, il s'était égaré. Mais il avait frayé le chemin en nous offrant des nouvelles perspectives. Il avait "ouvert les sources d'une sensibilité nouvelle". Il avait réveillé dans l'homme l'audace et l'espérance, indispensable pour la construction d'une civilisation supérieure qui était l'aventure la plus grande de l'humanité (2) :

" Il a espéré avec angoisse être le guide d'une époque organique nouvelle. Cette époque nous la voyons se dérouler sous nos yeux. Il est certain que la mémoire de Nietzsche ne pourrait pas y manquer" (3).

Son analyse du passé nous proposa "la première tentative pour dépasser l'oeuvre robuste, mais incomplète du marxisme":

(1) Andler, N.C. , avr.1903, p.98-101; N.V.P., T.I., p.259
260-261; T.III, p.45-46, 77, 104, 239, 259; R.H.P.
4(1930),p.129; La vie de Lucien Herr (1977),p.57.

(2) N.V.P., T.I., p.264; T.II, p.238; T.III, p.259,496,499.

(3) Ibid., T.III, p.499.

de même, ses idées sur l'avenir dépassaient le cadre de la démocratisation économique souhaité par Marx. Avec une mesure de Dionysisme et de Christianisme mystique, Nietzsche:

" nous invite à créer nous mêmes le système de valeurs auquel nous voulons dévouer notre vie ... Il y aura autant de solutions qu'il y aura d'individus, et c'est de leur collaboration que naîtra la vie nouvelle..." (1).

Ses idées avaient encore un bon morceau d'avenir pour elles. Malgré toutes ses lacunes, la philosophie nietzschéenne restait "une des sources dans la forêt où il faut aller s'abreuver de temps en temps" (2).

Le milieu syndicaliste aussi affirma la valeur durable de Nietzsche. Il avait une nature "orgueilleuse, passionnée et combative", qui avait toujours besoin de lutte et de conquête, de se sentir seul, sans maître et sans guide, dans ses aventures philosophiques (3). Une telle personnalité ne pouvait que plaire à Séverac et à ses camarades au Mouvement Socialiste, qui voulaient faire de lui le philosophe de la grève générale et de "l'impérialisme ouvrier". Sa doctrine était, dit Séverac, un "édifice inachevé, mais majestueux", "une pensée inquiète, certes, mais au plus haut point courageuse et libre" (4). Comment pouvait-

(1) Lefèvre, L.N.L. , le 12 nov. 1932, p.8.

(2) Lettre manuscrite à Mme Houdré, le 13 mai 1917.

(3) J.B. Séverac, Les Opinions de Nietzsche sur Socrate (1906), p.67-70.

(4) Séverac, L.M.S. , déc. 1909, p.396; mars 1911, p.224.

on négliger une telle philosophie et un tel philosophe ? Oupire, comment pouvait-on le mépriser ? Séverac trouva l'indifférence de la jeunesse à l'égard de Nietzsche comme un témoignage "d'un dangereux aveuglement et d'un injuste parti-pris" (1). L'on pouvait puiser dans les idées de Nietzsche beaucoup de choses pour la France et pour le socialisme. Nietzsche pouvait enrichir la tradition culturelle française, et il pouvait même rappeler aux Français la grandeur de leur propre pays qu'il avait tant aimé, et auquel son oeuvre avait fait maints éloges. Il pouvait embellir notre vie, lui donner de l'audace et de l'héroïsme :

" ... si notre vie n'est pas aussi belle et audacieuse que celle des hommes que nous aimons, si nos pensées sont plus troubles qu'il ne faudrait, si nos voies sont trop tortueuses, si enfin notre époque manque de grandeur, la parole de Nietzsche devient soudain opportun et chère" (2).

Mais plus important encore, Nietzsche s'était dressé contre l'asservissement de l'homme à la machine, contre la bourgeoisie, contre les cuistres, et contre tout ce qui était mesquin et caduque. Ce n'était pas important que, "débordant de lyrisme", il eût conçu une société aristocratique impossible. L'essentiel et ce qui lui assurait une grande influence encore sur l'esprit français, c'était qu'il avait senti en quoi consistait le véritable socialisme :

(1) Séverac, Ibid., mars 1911, p.223.

(2) Ibid., mars 1911, p.223-224.

" Il demeure qu'il a senti que la classe ouvrière a une haute mission, qu'il dépend d'elle d'accomplir, et qu'il n'a pas confondu les aspirations de la classe ouvrière avec les doctrines pédantes et empruntées de la sociale-démocratie" (1).

Ce n'était pas surprenant, dit Berth, que les compatriotes de Nietzsche ne le comprirent pas (2). Les syndicalistes français seuls pouvaient comprendre ce qu'étaient les "mesures prophylactiques" dont il parlait, et qu'il proposait pour sortir de la crise de l'esprit occidental. Le nietzschéisme n'avait de sens que pour le socialisme ouvrier; là seul existait le sol fécond pour les germes de la vie nouvelle qu'il avait semés.

Nietzsche n'avait pas su identifier la couche sociale qui portait en elle une civilisation nouvelle. Toutefois, il restait, affirma Elie Faure, un des "constructeurs" de l'époque moderne. Il avait avec Lamarck et Michelet, Cézanne et Dostoïevskie, révélé au monde la nature de cette vie puissante qui était en train de grandir dans la société contemporaine corrompue, et dont les porteurs étaient les associations de travail :

" Dans un corps qui va mourir, ils (les "constructeurs") découvrent avec ivresse

(1) Ibid., fév.1911, p.147; mars 1911, p.222.

(2) Berth, ibid., avr.1908, p.311.

des vagues puissances vivantes qui groupent
tout ce qui est vie autour d'elles et fécon-
dent de proche en proche les esprits jusqu'au
grand jour où les peuples sentent bouger dans
leurs entrailles la semence et font jaillir
l'enfant dans un hurlement de douleur " (1).

Connaisseur de l'homme, prêcheur de la dignité humaine, de
la volonté, et de l'énergie, constructeur d'une morale
surhumaine d'héroïsme, d'audace, d'affirmation et de vie,
annonciateur d'une vie nouvelle et exhortant les hommes à
un "renversement de toutes les valeurs" - Nietzsche devint,
comme le dit Bourdeau, un "socialiste malgré lui". Car
enfin, dit Gystrow, quel autre mouvement pouvait se réclamer
de lui, ou utiliser sa vision de l'avenir ? Aucun. Nietz-
sche n'avait rien à voir ni avec le passéisme de la noblesse
et de la petite bourgeoisie, ni avec le souci de jouissance
et "d'une vie heureuse" des bourgeois. Il ne restait que
le prolétariat, avec sa "vision prophétique de l'avenir
sous des couleurs claires et pures". Cette vision pouvait
aisément se retrouver dans la vision également prophétique
de Nietzsche. Nietzsche détestait le socialisme, mais ne le
comprît pas, et il ne connaissait qu'un socialisme inférieur:

" Nietzsche était des nôtres, conclut Gystrow...
Malgré tout, nous le connaissons et nous avons
sur lui cet avantage que nous nous connaissons
nous-mêmes. Il a été notre prophète sans le
savoir. Il a annoncé d'avance ce que nous

(1) E. Faure, Les Constructeurs, (1914), p.XIV.

devions trouver à force de travail et de recherche, à savoir que la valeur de l'humanité est dans l'homme même et que tout effort en haut a un sens aristocratique. Cette idée est éternelle, c'est une puissance qui ne peut ni périr ni abrutir" (1).

(1) Gystrow, L.M.S. oct. 1909, p.205.

C O N C L U S I O N

Malgré tant d'aphorismes cinglants sur la plèbe et sur les "tarantules" démocrates de son temps, le rayonnement de la pensée nietzschéenne dans le milieu intellectuel socialiste avant 1914 fut considérable. Tous les organes des diverses tendances socialistes publièrent des articles consacrés à ses idées, ou firent des analyses des ouvrages relatifs à lui. Rien ne nous justifie peut-être de parler d'une obsession avec le philosophe, mais l'intérêt que l'on manifesta pour son oeuvre, et le vif débat que sa philosophie provoqua, surtout pendant les années turbulentes de l'Affaire Dreyfus, montrent que Nietzsche faisait vibrer plusieurs esprits dans le milieu socialiste. Quelques-uns, tels qu'Andler, Jaurès, Faure et Berth continuèrent à s'intéresser à lui jusqu'à la fin de leur vie. Dans le cas d'Andler et Berth du moins, ses idées firent partie intégrante de leur philosophie sociale. D'autres manifestèrent un intérêt plutôt éphémère, occasionné sans doute par le bruit que font toujours les chercheurs d'exotismes et de

nouveautés. Le milieu qui sembla sourd au rumeur fut celui des guesdistes, dont les organes n'enregistrèrent que quelque cri d'indignation. Bracke lui-même, après avoir été un des premiers en France à traduire Nietzsche, semble le bannir complètement de ses pensées, son travail de traducteur une fois terminé. Ce milieu ne voyait en Nietzsche que l'apologète de la barbarie capitaliste.

Voilà justement ce qui saute aux yeux : ceux qui se croyaient les marxistes orthodoxes pendant cette période, soit en Allemagne, soit en France, furent les plus hostiles à Nietzsche. Par contre, ceux qui s'intéressaient à la philosophie nietzschéenne, et certainement les plus accueillants, furent ceux qui s'installèrent dans le mouvement révisionniste, ou qui furent en tout cas des adversaires du marxisme de l'époque. Andler, Jaurès, Herr, Sorel, les collaborateurs au Mouvement Socialiste étaient tous des lecteurs des Sozialistische Monatshefte, un des plus importants organes du révisionnisme allemand. Plusieurs d'entre eux avaient des liens étroits avec les Bernsteinien en Allemagne. Jaurès se serait intéressé à un des mots d'ordre du bernsteinisme : "Retour à Kant!", étant lui-même un ardent lecteur du philosophe depuis son séjour à l'Ecole Normale; en tout cas, son kantisme et son spinozisme, c'est-à-dire son idéalisme, l'éloignait du marxisme officiel et du matérialisme plutôt grossier. Péguy dit d'Andler qu'il "pensait le monde socialiste ... sa pensée consolidait Marx et au besoin le démolissait" (1). Le plus souvent Andler le démolissait : sa "haine du marxisme" était célèbre à

(1) R. Winling, Péguy et l'Allemagne, (Lille, 1975), p.57.

l'époque. Déjà en 1895-1897, il faisait des cours sur "la décomposition du marxisme". En 1901, il alla plus loin dans sa critique, et il gagna la haine des marxistes : il publia une traduction du Manifeste Communiste, avec un commentaire qui diminua l'originalité de Marx et son importance dans l'histoire des doctrines socialistes, et qui nia la prétendue unanimité entre Marx et Engels. Andler croyait toujours que le marxisme était en partie démodé. Sorel, lié à Andler vers la fin des années 1890, eut sa propre crise de conscience et s'éloigna de plus en plus de ses idées précédentes sur le marxisme. Dans cette même période, il collaborait aux Sozialistische Monatshefte, et publia un ouvrage qui exprima sa crise, La Décomposition du Marxisme. Le titre fut inspiré sans doute d'Andler. Le Mouvement Socialiste se donna la tâche, à partir de 1904, de définir un socialisme nouveau, en opposition avec le marxisme "orthodoxe" de la sociale-démocratie allemande. Bien que cette revue méprisât les bernsteiniens en même temps que la gnose officielle, elle se mit dans la même voie révisionniste : selon Berth, le syndicalisme révolutionnaire représentait "la vraie solution de la crise de conscience bernsteinienne" (1). Les milieux de La Petite République et de La Revue Socialiste se réclamaient d'une tradition socialiste française hostile, au bout du compte, aux doctrines socialistes des Kautsky et des Guesde. Faure et Blum venaient tous les deux de l'anarchisme; et Blum converti au socialisme par Lucien Herr, suivit la même voie que ce dernier, qui était à peu près celle d'Andler: la théorie de Marx, aussi grande qu'elle fût, avait besoin de révision. Rolland se réclamaient d'un vague socialisme

(1) E. Berth, "Les Revues socialistes allemandes", L.M.S. mai 1907, p.491.

sentimental. Tous ces hommes reconnaissaient la contribution de Marx au socialisme. En outre, ils n'étaient peut-être pas très loin du marxisme tel que nous le concevons aujourd'hui : c'est certainement le cas avec Jaurès. Mais à l'époque leur socialisme se dressait contre les partis se réclamant d'une doctrine marxiste bornée et lourde.

Nietzsche vint à l'heure. On a souvent parlé d'une "crise du marxisme" après 1895; la préoccupation avec Nietzsche, ne s'inscrit-elle pas dans le cadre de cette crise ? L'on cherchait d'autres prophètes à côté de Marx dont l'économisme semblait trop simpliste, la révolution prévue trop fatale, l'utopie trop liée à la jouissance matérielle. Cette notion du marxisme fut renforcée par des ouvrages tels que Le Droit à la paresse, de Paul Lafargue. Le marxisme avait fait faillite. L'effondrement du capitalisme n'était pas arrivé; en vérité, à partir de 1895, la société française était en pleine expansion économique. Ce n'était pas l'économie, pensait-on, mais les hommes qui faisaient la Révolution. Bref, Marx avait oublié le côté humain - et surtout le côté morale - de la révolution sociale et de l'utopie à établir. Sorel en 1899, ayant prononcé une conférence sur l'éthique du socialisme, dit à Croce qu'il fallait approfondir la partie morale du socialisme (1). Ses Réflexions sur la violence (1906), l'Histoire de quatre ans (1903) de Halévy, La Civilisation Socialiste (1910) d'Andler, toutes imprégnées de nietzschéisme peuvent être toutes considérées comme des répliques à la notion de Lafargue qui faisait de l'utopie socialiste une société de jouissance et d'aisance. La question sociale

(1) "Lettere di Sorel a Croce", La Critica 25 (1927), p.304
(Lettre du 27 mai et du 7 juin 1899).

était aussi une question morale; il fallait une révolution morale et non seulement une révolution sociale. Et au fond, le but de toute révolution était la transformation intérieure de l'homme (1). Voilà tout ce que les marxistes semblaient ignorer; et voilà justement ce qui était l'essentiel chez Nietzsche et sa philosophie volontariste et utopique. Ce fut dans le domaine de la morale que Nietzsche exerça le plus d'influence sur les socialistes d'avant 1914. Idéaliste forcené, il attachait plus d'importance aux valeurs morales qu'aux faits, et il définissait le progrès de la civilisation selon l'amélioration morale et spirituelle de l'humanité. Sa haine du monde présent, son espérance pour un avenir plus beau, son exhortation à faire table rase avec les valeurs vieillies du passé, son mépris de la morale de la pitié et de l'altruisme, son appel à l'héroïsme, à la force, au combat viril, au courage, à l'audace, à la volonté et à l'énergie créatrices, son rêve d'un temps nouveau où une humanité qualitativement transformée pratiquerait une morale nouvelle - tout cela, n'était-ce pas l'essence même du socialisme ? Si son aristocratie gênait quelques uns, d'autres se hâtaient à indiquer que la surhumanité était pour tous les hommes, éventuellement. Car enfin, cette surhumanité n'était qu'une humanité pratiquant "la morale des maîtres"; la mission du socialisme, n'était-elle pas, comme dit Jaurès en 1902,

(1) G. Sorel, Préface à S. Merlino, Forme et Essence du socialisme (1898) p.XLII; F. Gregh, in Pages Libres I (1901); p.515; J. Levaillant, L'Evolution d'Anatole France (1965) p.628; A. Silvera, D. Halévy and his times (Ithaca, 1966), p.163-164; 225-226; R. Winling, Péguy et l'Allemagne, (Lille, 1975), p.251-252, 287.

de faire de tous les hommes des surhommes ? Les marxistes avaient négligé certaines questions sur la destinée de l'homme et du socialisme. Le socialisme avait un côté éthique; et ce fut Nietzsche qui avait découvert en quoi cette éthique consistait. "Ist Veredlung moeglich ?" s'était demandé Nietzsche. L'ennoblissement de l'homme, est-il encore possible ? Oui, il l'était, mais pas en dehors du socialisme comme Nietzsche avait pensé : "La morale des maîtres" serait la vertu de la République sociale.

+ +
+
+